

Petite histoire d'un grand roman

Claude Couffon

J'ai connu Mario Vargas Llosa à Paris, en 1960. Il avait vingt-quatre ans et moi trente-quatre. Il venait d'arriver de Madrid, avec en poche un premier recueil de nouvelles, *Los jefes (Les Caïds)*, qui avait obtenu en 1959, à Barcelone, le prix Leopoldo Alas. Il vivait alors non loin du jardin du Luxembourg, rue de Tournon, dans l'immeuble où habitait aussi Gérard Philipe. Mais celui-ci occupait alors un confortable appartement donnant sur la rue, alors que Mario, lui, était installé au fond de la cour, dans un local juché en haut d'un escalier. Ce qui frappait quand on entrait dans ce modeste refuge, c'était sa nudité. Sur une table une machine à écrire attendait, face à la blancheur du mur. Je ne sais pas comment Mario écrit maintenant mais, à l'époque, il lui fallait, semble-t-il, l'écran blanc du mur pour y projeter ses rêves et les actions de ses personnages. Sur une autre table s'entassaient les ouvrages de Sartre, qu'il découvrait et admirait.

Pour gagner sa vie, il donnait des cours de langue espagnole à l'École Berlitz, faisait des traductions pour l'agence France-Presse et, surtout, le soir, animait avec Julia Urquidi, sa compagne, future inspiratrice de *La tante Julia*, des émissions culturelles de la RTF, destinées à l'Amérique latine. Il m'arrivait d'y collaborer et de partager avec eux ces heures tardives, que le décalage horaire expliquait. Nous eûmes ainsi d'importants entretiens avec Borges, Carpentier, Octavio Paz, Julio Cortázar... D'autres rencontres furent plus cocasses. Celle, par exemple, que nous eûmes avec le poète paraguayen Elvino Romero, de passage à Paris. Nous avions faim et soif et allâmes donc dîner avant l'émission. Nous bûmes sans doute un peu plus que nécessaire car, une fois devant le micro, aucun de nous ne put parler sans éclater d'un rire sonore, aussitôt repris par tous. Je n'ai jamais su comment l'émission fut accueillie outre-Atlantique, mais elle dut provoquer une certaine surprise.

Je collaborais souvent alors à la revue *Les Lettres Nouvelles*, fondée et dirigée par Maurice Nadeau, dont j'étais le conseiller pour la littérature d'expression

espagnole. Au printemps 1961, Octavio Paz, Julio Cortázar et moi préparâmes un numéro de la revue consacré aux nouveaux écrivains de l'Amérique latine. De l'inconnu qu'était encore Mario Vargas Llosa nous choisîmes une nouvelles des *Caidés*, « Le grand-père », que je traduisis et qui rejoignit mes traductions d'autres inconnus dont l'avenir allait confirmer le talent : Juan Rulfo (« Macario »), Juan José Arreola (« L'aiguilleur »), Juan Carlos Onetti (« Salut, Bob ! »). Au près d'une nouvelle de Julio Cortázar (« Le fil de la vierge »), figuraient aussi des poèmes d'Álvaro Mutis, Alejandra Pizarnik, Jaime Sabines, José Lezama Lima, Humberto Díaz-Casanueva, Javier Sologuren, Fayad Jamis, pour n'en citer que quelques-uns. Notre désir était de montrer qu'il existait en Amérique latine une littérature différente de celle qu'on connaissait en France, moins indigéniste, plus fantastique, ce qu'expliquait Octavio Paz dans un prologue brillant et convaincant comme toujours.

Devant son mur blanc, Mario travaillait alors à un roman commencé à Madrid durant l'automne 1958, *La morada del héroe* (« La demeure du héros »). Quand on l'interrogeait, il répondait : « J'écris », mais comme par superstition, ne parlait pas du thème. Un après-midi de l'hiver 1961, il me téléphona : « J'ai fini mon roman. J'aimerais que tu le lises. » Quelques jours plus tard, j'avais le manuscrit entre les mains. Je fus aussitôt séduit par la tonalité violente du roman. Il s'agissait visiblement d'un livre autobiographique (les adolescents protagonistes évoluaient dans le cadre du collège militaire Leoncio Prado de Lima, où Mario avait étudié durant les années 1950-1952), mais l'invention littéraire et la domination sans faille de l'écriture y étaient impressionnantes. Commencée au soir tombant, je ne pus m'arracher à ma lecture que le lendemain midi, achevée la dernière page. Enthousiasmé, j'allai rendre visite à Maurice Nadeau avec le manuscrit : « Il faut absolument publier cela. C'est formidable ! » Nadeau me regarda : « Vous le traduisez ? » J'avais en traduction deux romans de Miguel Ángel Asturias et ne pouvais le faire. « Non, mais publiez-le. C'est un chef d'œuvre. » Je partis. Je savais que j'avais convaincu Maurice Nadeau, qui me faisait confiance depuis que je lui avais fait prendre *Le ravin*, de Nivaria Tejera, qui avait eu beaucoup de succès.

Quelques mois passèrent. Un jour, Mario me téléphona : « As-tu des nouvelles de mon roman ? » « Non, mais on va aller voir Maurice Nadeau. » C'était un jeudi, le jour où Nadeau recevait à la revue. Nous grimpâmes les six étages des éditions Julliard qui, au 30 rue de l'Université, abritaient la revue. Son siège en était une ancienne chambre de bonne, située près d'une autre chambre de bonne qui, elle, abritait *Les Temps Modernes*, de Jean-Paul Sartre. Les deux hommes ne s'appréciaient guère mais ce voisinage me facilitait les contacts car je collaborais aux deux revues. À l'entrée se tenait le bureau de Geneviève Serreau, la secrétaire, qui accueillait les visiteurs. Au fond, près de la fenêtre, se tenait le bureau de Maurice Nadeau. Je laissai Mario bavarder avec Geneviève Serreau et allai serrer la main de Maurice Nadeau : « Je suis avec Mario Vargas Llosa. Il aimerait savoir où on en est de la traduction de son roman. » Nadeau me regarda, surpris : « Quelle traduction ? » Sans plus attendre, il se leva et alla ouvrir l'armoire où l'on entreposait les manuscrits. Il finit par découvrir celui de Mario, l'ouvrit, en sortit une feuille et prit un air sévère. Ce que nous appelions entre nous « le masque Nadeau ». Sans un mot, il me tendit la feuille. C'était un rapport de lecture fait par une universitaire. En quelques lignes acides, elle détruisait l'œuvre, qualifiée de gros roman d'un réalisme indigeste et sans qualité littéraire. Je glissai le rapport dans ma poche, mis le manuscrit sous mon bras, saluai Nadeau et invitai Mario à me suivre. Dans l'escalier, je le vis pâlir derrière son élégante moustache brune quand je lui dis : « Ils ne vont pas le publier. » J'ajoutai : « Après tout, mieux vaut que ton livre paraisse d'abord en espagnol. »

Mario douta : « Impossible. Au Pérou, les militaires s'y opposeront ; et en Espagne, avec Franco et la censure... » « Non, nous allons envoyer cela à Carlos Barral, à Barcelone. C'est un ami et un grand découvreur, qui sait échapper à la censure. Nous échangeons souvent nos découvertes. »

Je m'installai au bistrot du coin écrire une lettre à Barral et Mario partit chez lui envelopper le manuscrit. Au bout d'une heure, il revint avec un paquet mal ficelé. J'avais achevé la lettre. Le tout fut expédié par le bureau de poste de la rue des Saints-Pères.

Combien de temps fallut-il attendre ? Une quinzaine, selon moi, un mois selon Mario. Le jour où il me téléphona, il exultait : « Claude, Barral prend mon livre. Il m'a envoyé un télégramme. Il va venir à Paris samedi prochain et me convoque à son hôtel. »

Carlos Barral avait non seulement un flair magistral ; il savait aussi être un éditeur habile. Présenté au prix Biblioteca Breve 1962, à Barcelone, *La morada del héroe*, rebaptisé *Los impostores* (« Les imposteurs ») et finalement *La ciudad y los perros* (*La ville et les chiens*) fut sélectionné parmi trente et un manuscrits pour recevoir le prix, décerné « pour la première fois à l'unanimité des membres du jury ». L'un de ceux-ci, José María Valverde, voyait dans ce « roman magistral » « une attaque frontale contre le mythe de l'adolescence », cet âge présenté comme étant le plus pur et qui, en fait, « donne lieu à la perversité la plus raffinée et la plus désintéressée chez l'homme ».

Présenté l'année suivante au prix Formentor, *La ville et les chiens*, en fut finaliste, avant d'être édité en octobre 1963 par Seix Barral, à Barcelone. C'est alors que Roger Caillois, membre du jury, découvrit l'œuvre et la publia, traduite par Bernard Lesfargues, dans sa collection « La Croix du Sud », en mai 1966.

Je n'eus plus jamais l'occasion de traduire Mario Vargas Llosa car, à partir de la traduction si réussie des *Chiots*, Mario est resté fidèle à Albert Bensoussan qui a su donner une éclatante parure française à toute l'œuvre de son génial ami.

Qu'on me permette, pour finir, d'ajouter à mon récit, deux détails saugrenus.

Il y a quelques années, alors que je l'interviewais en public à Saint-Malo, Mario m'avoua que je n'avais pas été le premier à le traduire. En fait, « Le grand-père » avait déjà été traduit pour une revue confidentielle par Georgette Vallejo, la veuve française du grand poète péruvien.

À peu près à la même époque, un litige insolite m'opposa à mon cher et admiré Maurice Nadeau. Interrogé par un journaliste sur ses passions et ses découvertes, la mémoire du grand critique se montra défaillante. Il m'accusa d'avoir refusé la publication de *La ville et les chiens* dans sa collection. Et, pour une fois, je fus contraint de le contredire.